MARIE.

Une voix si douce: „Le pauvre cher arbre!“ — Car dehors le vent faisait rage: cramponné au tronc noueux du pommier il poussait, poussait sans cesse, nerveux et brutal, en gamin qui s'acharne à un vieillard ivre. Cette plainte... et combien douloureuses, les contorsions des branches à jamais dénudées! „On l'abattra,“ — dit une voix très calme.

Elle fleurait, leur chambre quiète, la lavande, le pain bis trempé au lait, et la toile qu'on déchire. Brunnes et ridées comme des nêfles, il fallait regarder les dernières pommes pour leur trouver une odeur; d'autres, terriblement vertes et rouges, sur le cadran de l'horloge. Bien que de tout temps le dimanche on chômat, l'inertie de la machine à coudre gardait on ne sait quoi d'insolite et un peu triste, sans doute à cause du couvercle, en cercueil sur la petite âme laborieuse du logis.

„La pluie cesse; je m'en vais. Ne viens-tu donc pas? Elisabeth le voudrait tant!“ — A nouveau la voix calme. On l'entend, cette voix de la femme qui avec une sage lenteur, pour qu'il suffise jusqu'au bout, rumine quelque bonheur sauvé. Anne, d'ailleurs, se présentait en lisses bandeaux gris déjà mais châains encore, la bouche apaisée, le placide regard toujours mouillé d'une génisse.